

LUCY STEEDS

**LE FESTIN
DE L'ARTISTE**

roman

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Frédéric Grellier

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Mélodie Landry

Illustration : © Rawpixel.com / Shutterstock

INTÉRIEUR

Composition et conversion numérique : Nord Compo

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être utilisée pour l'entraînement, l'affinage ou l'alimentation de modèles d'intelligence artificielle, de grands modèles de langage (LLM) ou de tout système d'IA générative, sans l'autorisation expresse et écrite de l'autrice.

Publié pour la première fois en Grande-Bretagne par John Murray (Publishers) sous le titre *The Artist*.

© Lucy Steeds, 2025

© Hachette Livre, 2026, pour la traduction en langue française

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026, pour l'édition canadienne

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-479-3

ISBN (PDF) : 978-2-89811-480-9

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-481-6

Dépôt légal : 4^e trimestre 2026

flammarionquebec.com

Imprimé au Canada

*À mon père, qui m'a transmis le goût des mots.
Et à ma mère, qui m'a appris à repousser mes limites.*

Nous ne voyons que ce que nous regardons.

Regarder est un choix.

John Berger, *Manières de voir*

Je le dupe et je ne lui dis pas la vérité, car mentir
me permet des échappées en dehors de ma geôle.

Celia Paul, *Self-Portrait*

Londres, 1957

La femme observe la toile. Elle est émue comme si elle retrouvait une amie perdue de vue. Un long voyage l'a menée jusqu'à cette immense salle de la National Gallery où les talons résonnent sur le parquet. Autour d'elle, les visiteurs s'écoulent tels des bancs de poissons. Elle se tient droite et immobile, un imperméable plié sur l'avant-bras. Elle ne quitte pas des yeux le tableau.

C'est une œuvre imposante, dans un somptueux cadre doré. Les couleurs sont vives. La peinture a l'épaisseur de la glu. La spectatrice résiste à la tentation de toucher la surface bosselée. Elle porte le regard sur le cartel.

Savinien Goubert, 1859-1921

Le Festin (The Feast)

Huile sur toile

Le Festin figure des aliments disposés sur une table, en partie consommés ou en voie de putréfaction, mais aucun convive n'est présent. Les couleurs sont caractéristiques de la palette vive et éclatante de l'artiste, avec ce coup de

pinceau singulier qui lui vaut le surnom de « Maître de la lumière ».

Les reflets sur les verres et la trace de beurre sur le couteau témoignent d'une virtuosité certaine. Le couvert est mis pour treize personnes, ce qui conduit certains à y voir une allégorie de la Cène. On pourrait penser que le banquet délaissé illustre la décadence et la futilité au lendemain de la Première Guerre mondiale, ainsi que les vies fauchées et les plaisirs perdus. *Le Festin* est l'unique tableau réchappé de l'incendie qui détruisit l'atelier de Goubert en 1920.

Un sourire éclaire les traits de la femme. Elle repense au feu.

Les tableaux empilés qui gondolent, cernés de flammes ambrées virevoltantes. L'odeur âcre du vernis fondu. Un mur de chaleur. La peinture qui part en fumée. Elle revoit précisément cette toile, fendue en son centre. Elle revoit le brasier qui la consume, jusqu'à ce que les verres de vin, les quartiers de melon et les tranches de jambon soient réduits en débris calcinés sur le sol de l'atelier. Elle sait que les flammes ont entièrement dévoré *Le Festin*.

Elle sait surtout que c'est elle qui a mis le feu.

PREMIÈRE PARTIE

LE PEINTRE

Saint-Auguste-de-Provence, 1920

JOSEPH

Un étranger arrive au village. Il marche le long d'une route poussiéreuse, d'un côté des champs de lavande, de l'autre une paisible rivière verte. Le soleil cogne sur sa tête nue, il porte à l'épaule un havresac défraîchi. Jeune, à peine vingt ans, il a la fière posture du danseur ou du soldat qui n'a pas encore connu la guerre. Il s'appelle Joseph Adelaide, le bourg tranquille est sa destination.

Il tient une lettre à la main. Il l'a lue et relue à l'infini, bien que celle-ci ne contienne qu'un mot : *Venez*.

Un nom est griffonné en dessous. Joseph n'a jamais rencontré l'auteur de cette missive, néanmoins cette signature lui est intimement familière. Elle apparaît à l'angle de certains tableaux célèbres. On la retrouve sur l'œuvre préférée de Joseph à la National Gallery, *Baigneurs en Arles*, et sur nombre de toiles aux cadres dorés, mises en vente chez Sotheby's ou exposées dans la galerie Knoedler. Et, désormais, elle orne un courrier qui lui est adressé à lui, Joseph Adelaide !

Il a beaucoup tergiversé avant de solliciter le peintre. Il a retravaillé, encore et encore, sa requête, raturé ses piètres phrases et ses tournures maladroites. Les brouillons se sont succédé. Et, un beau jour, alors qu'il se torturait les méninges depuis des semaines, sa sœur lui avait arraché la lettre des mains et l'avait postée. Des mois de silence suivirent. Joseph finit par chasser cette histoire de son esprit. Imaginer qu'il obtiendrait une réponse était naïf, voire présomptueux. Chaque fois qu'il y repensait, il se prenait le visage à deux mains.

Puis, contre toute attente, ce mot lapidaire lui était parvenu en juin. Avant même de regarder l'adresse de l'expéditeur, il avait su qui en était l'auteur. Les timbres étrangers et l'encre bleue du tampon de la Poste française ne faisaient que le confirmer. Et ce, sans compter la fameuse signature.

Le matin même, Joseph prépare son sac et informe son rédacteur en chef par télégramme. C'est bon – pour de vrai ! –, il a reçu une réponse positive, il part sur-le-champ, sans date précise de retour.

Un train bondé le mène à la gare de Charing Cross, puis un autre à Douvres, où le patron d'un vapeur en partance pour Calais l'accepte à bord. Il gagne Paris en train et, après une nuit éprouvante dans une pension de famille miteuse, s'achète un billet de deuxième classe pour Avignon. Arrivé à bon port en fin de journée, il prend une chambre dans l'auberge située en face de la gare. Le lendemain matin, il arpente les rues de pierre claire, sac à l'épaule. Aucun moyen de transport ne dessert sa destination finale, ni chemin de fer ni autre. Il finit par héler un laitier qui s'achemine lentement vers Saint-Auguste dans sa carriole. Et celui-ci vient de le déposer au bord de la route.

Ses vêtements sont poussiéreux. Il est poisseux de transpiration. La luminosité est aveuglante. Au tabac du village,

une vieille au visage ridé lui donne des indications : « Faut suivre la route, vous gardez la rivière à votre gauche, jusqu'au chemin muletier derrière l'église croulante... Si vous vous retrouvez aux grottes, c'est que vous êtes allé trop loin. Prenez le chemin, ça fait quand même une bonne trotte. C'est désert par là-bas, vous allez passer devant des maisons abandonnées, et quand vous aurez l'impression de vous être perdu, c'est que vous serez arrivé à la vieille bastide. Bonne chance ! »

Joseph scrute le paysage, des champs desséchés et scintillants, des arbres dressés comme des colonnes de fumée. Il frotte entre son pouce et son index un brin de lavande qui imprègne ses doigts d'une senteur acidulée. Il se demande quel accueil il va recevoir. Ses pieds flottent dans les bottes de son frère, trop grandes pour lui. Il cherche à se concentrer sur le rythme régulier de sa respiration. En guise de recommandation, son rédacteur en chef lui a adressé un télégramme à Paris, à la pension de famille où il a passé une si mauvaise nuit. Mais l'essentiel tient dans cette invite laconique griffonnée sur une feuille : *Venez*.

Joseph dépasse ce qui ressemble à une bergerie. Au loin, des ruines, une ancienne cabane de berger ou une glacière ? Il ne connaît rien de la vie à la campagne. Habitué à une grisaille urbaine dépourvue d'horizon, il ne se lasse pas de contempler le ciel pur et dégagé, la lumière aux reflets de beurre tendre. Il marche à l'ombre de platanes dont l'écorce tombe en lambeaux, serpente à travers une oliveraie et, quand il en sort, il aperçoit la maison : une bastide biscornue, à un étage. La pierre jaune brille sous le soleil du milieu de l'après-midi. Le toit dépasse à peine du treillage envahi par la vigne vierge. Les fenêtres sont petites afin de préserver une relative fraîcheur.

Joseph inspire profondément et se dirige vers la porte d'entrée. La peinture bleue est écaillée et la poignée rouillée. Il frappe.

Pas de réponse.

Il frappe de nouveau, colle l'oreille au battant. Un parfait silence règne à l'intérieur.

— Il y a quelqu'un ? appelle-t-il d'une voix fébrile.

Le silence persiste, ponctué par le chant des grillons et les battements de son cœur.

Joseph a le ventre noué. Il se fait l'effet d'être un intrus, trop pâlot et trop étranger pour se fondre dans ce paysage. Il retire ses lunettes et essuie les verres sur un pan de sa chemise. C'est un signe, la route au milieu de nulle part, la bastide déserte. Il devrait y voir un avertissement, une incitation à rebrousser chemin et à rentrer chez lui, la queue entre les jambes.

Il éprouve la sensation bizarre d'être observé. Il recule, porte la main en visière pour regarder le paysage. Le soleil se réverbère sur la végétation jaunie, les oliviers foncés et poussiéreux déploient leur parfum et leurs silhouettes tordues. Joseph n'est jamais venu dans cet endroit, et pourtant il le reconnaît. Lui reviennent en mémoire des tableaux représentant des champs de blé et des meules de foin, des dessins figurant des rivières vertes et des couchants violets sur de lointaines collines.

Changeant son sac d'épaule, il contourne la maison. Il trébuche sur une tuile. Des moellons gisent de-ci de-là, à croire que la bâtisse tombe en ruine. L'herbe est très haute même le long des murs. Joseph remarque des chemins qui serpentent dans différentes directions et que des pieds foulent régulièrement. Une vieille brouette est remplie de fleurs fraîchement coupées. Pas de doute, la maison est habitée.

À l'arrière, une terrasse en pierre surplombe un vaste champ ondoyant. En contrebas, il distingue un bosquet et ce qui ressemble, entre des buissons verdoyants, aux entrelacs foncés d'un cours d'eau.

Joseph pose le pied sur la terrasse, son cœur se fige à la vue d'un homme assis dans un antique fauteuil en osier. Calé contre le dossier, un cigare à la main gauche, celui-ci plonge l'index droit dans un pot de miel. Joseph l'observe : l'homme retire son doigt et le suce lentement, avant de le retremper dans le miel. Ensuite il tire une longue bouffée de son cigare.

C'est pour lui que Joseph vient de parcourir des kilomètres et des kilomètres, d'accomplir un périple de plusieurs jours. C'est lui qui a répondu à sa lettre par un ordre extrêmement bref. Le Maître. Savinien Goubert.

Joseph laisse tomber bruyamment son sac à terre. Goubert lève les yeux. La soixantaine corpulente et le visage mafflu, l'homme arbore une barbe blanche flottante qui semble se déverser sur son torse. Son œil gauche est vif, tandis que le droit, celui qu'il braque sur Joseph, est laiteux, voilé et fantomatique. Il retire son index du pot de miel.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il d'une voix rocailleuse.

Joseph s'avance, fouille dans son sac et en extrait le télégramme de recommandation de son rédacteur en chef.

— Joseph Adelaide, dit-il en tendant le papier. Je suis journaliste. Je vous ai écrit il y a quelques mois, vous avez eu l'amabilité de me répondre. Vous m'avez invité, dit-il en brandissant la feuille. Vous m'avez invité et me voici.

Joseph a beau se débrouiller en français, s'exprimer dans cette langue n'est pas naturel pour lui, c'est comme s'il portait les vêtements d'un autre.

Le vieux peintre le fixe de son regard tronqué, en suçotant son index. Il porte un sarrau aussi taché que le tablier d'un

boucher, ses doigts sont maculés de peinture. Il pousse un grognement, tend la main. Joseph s'approche d'un pas hésitant et lui remet le télégramme. Goubert plisse les paupières, perplexe.

— J'y comprends rien, bougonne-t-il en balançant le papier.

Une fois passée la stupeur initiale, Joseph se fait la réflexion que le message est rédigé en anglais. Il transpire de plus en plus, ses aisselles exsudent des relents âcres.

— Désolé, balbutie-t-il. C'est une recommandation de mon rédacteur en chef. Il vous remercie de m'accueillir, d'accepter de me recevoir. Voyez-vous, dit-il en se baissant pour ramasser le papier froissé, nous allons publier un portrait de vous.

Devant la mine inexpressive du peintre, Joseph fouille de nouveau dans son sac.

— Je dois faire un article sur vous. Tenez...

Il lui tend un second feuillet, que le vieil homme saisit de ses doigts collants, avec circonspection. C'est le courrier que le peintre a écrit de sa propre main, celui-ci tient en un mot : *Venez*. L'air dubitatif, Goubert inspecte le papier des deux côtés, puis dévisage Joseph.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Mais... c'est ce que vous avez écrit.

À bout de patience, Goubert s'énerve.

— Parce que vous croyez que j'ai le temps de m'occuper de mon courrier ! aboie-t-il en agitant son cigare. Suzanne ! Où es-tu ? Suzanne, ce n'est pas possible que des inconnus débarquent ici un mardi ! Je ne veux pas que l'on me dérange lorsque je suis en plein travail !

Joseph recule, se prend les pieds dans sa besace. On l'avait prévenu au sujet du bonhomme. Il sait ce que l'on raconte

sur lui. Quand elle avait compris chez qui le jeune homme se rendait, la buraliste avait ouvert de grands yeux et lui avait demandé de répéter, comme si elle avait voulu lui laisser une chance de changer d'avis. Quand elle avait été sûre d'avoir bien entendu, elle avait pincé les lèvres et lui avait indiqué le chemin en secouant la tête. On aurait dit qu'elle lui déconseillait de déranger un ours en pleine hibernation.

Son rédacteur en chef, lui aussi, l'avait mis en garde : « Goubert vit en reclus. » Dans le milieu de l'art, on le traite de « misanthrope », de « vieil ermite » et de véritable « tyran ». Mais on le qualifie aussi de « génie ». Cet homme crée la beauté à partir de rien. Il a trinqué avec Van Gogh et s'est brouillé avec Cézanne. Il repousse les limites de la lumière et de la couleur.

Joseph se sent prêt à essayer tirades et tempêtes, rebuffades et flèches, accès de colère et sautes d'humeur. C'est grâce au peintre que le jeune homme porte un regard différent sur le monde.

— Suzanne ! beugle Goubert. Suzanne !

Une femme apparaît au bout de la terrasse, elle se sèche les mains sur son tablier en coton.

— Ma nièce, grogne Goubert en guise de présentation, sans daigner la regarder.

Elle a de grands yeux marron et le visage parsemé de taches de rousseur. Ses cheveux coupés à la garçonne sont au goût du jour. Mais, à la campagne, on devine que l'aspect pratique prime sur la mode.

— Explique-moi, dit Goubert en lui tendant le courrier par-dessus son épaule.

Suzanne est obligée de tirer légèrement sur la feuille pour la décoller des doigts imprégnés de miel. Ses traits juvéniles contrastent avec ses mains calleuses et abîmées par le travail.

Ses cheveux châtain ont des reflets cuivrés sous les rayons de soleil de l'après-midi. Et, derrière son oreille droite, est glissée une fine cigarette. Joseph subit le silence étouffant qui s'installe tandis qu'elle prend son temps pour lire l'unique mot inscrit sur le papier. Elle finit par relever les yeux et dit simplement :

— C'est ton *Jeune Homme à l'orange*.

Joseph examine Suzanne et le peintre à tour de rôle. Il a dû mal entendre, ou mal comprendre. Loin de manifester la moindre perplexité, le vieux peintre observe Joseph comme s'il le voyait pour la première fois. Il se lève, s'essuie sur son pantalon et se met à tourner autour de lui. Il le jauge, lui prend le menton entre le pouce et l'index et fait pivoter sa tête de droite à gauche.

— Apporte-moi une orange, Suzanne, dit-il sans détacher les yeux du visage de Joseph.

La jeune femme disparaît à l'intérieur de la maison et ressort aussitôt avec une petite orange brillante. Goubert approche le fruit de la joue de Joseph, il a l'air d'évaluer la façon dont le coloris s'accorde avec sa pâle carnation d'Anglais.

— Oui, murmure-t-il. Oui.

Il place l'orange dans la paume de Joseph et recule pour juger de l'effet : le voyageur fourbu et poussiéreux, la touche de couleur éclatante. Il s'approche de nouveau et, des deux mains, lui ôte délicatement ses lunettes. Il le dévisage longuement avant de les lui remettre sur le nez. Il se redresse et se rassied.

— D'accord, dit-il. D'accord. Écoutez-moi attentivement. Je n'ai que faire de votre article, Joseph Adelaide. Je n'ai pas demandé que l'on me consacre un portrait. Je n'accorde

jamais d'interviews. Je me moque de ce que vous écrivez... En revanche, j'ai besoin d'un modèle.

Le chant des grillons s'atténue. Le filet de brise faiblit jusqu'à disparaître de la terrasse.

— Un modèle ? bredouille Joseph.

— Vous êtes capable de rester parfaitement immobile ? Absolument silencieux ? Vous vous engagez à ne pas m'interrompre ? À ne toucher à rien et à ne pas me déconcentrer ? Vous saurez vous transformer en ombre entre les séances de pose pour *Le Jeune Homme à l'orange* ?

Joseph a la bouche aussi sèche que du parchemin. Il se crispe. La scène n'était pas censée se dérouler ainsi. Il a promis un papier à son rédacteur en chef. Il a rassemblé le peu d'argent qu'il avait, il a claqué la porte au nez de son père. Il a voyagé pendant des jours, il a bravé le mal de mer, la poussière et la chaleur. Il est venu ici pour écrire l'article que personne n'a jamais écrit jusque-là.

— *Euh...*, bafouille-t-il. Je ne suis pas un modèle. Je suis là pour écrire sur vous, pour...

— Si vous refusez de poser, vous pouvez repartir illico, rétorque Goubert en tirant une bouffée de son cigare. En revanche, si vous acceptez que je vous peigne... vous pouvez rester et écrire ce qui vous chante. Peu m'importe, je ne vous lirai pas. Je veux juste que vous vous teniez immobile et silencieux. Vous en êtes capable ?

Joseph observe l'extrémité du cigare dont le rougeoiement s'estompe progressivement. Il est tiraillé. Jamais à l'aise sous le regard des autres, il n'est ni un modèle ni une muse. Il est trop timide. Mais bon... il est là. Il a devant lui le plus grand peintre de l'époque, il est le premier à l'approcher depuis des années. Il sait que sa réponse fera pencher la balance dans un sens ou dans l'autre. Soit il admet que c'est une erreur,

dans ce cas, retour immédiat en Angleterre sans tambour ni trompette, pour présenter ses excuses à son père et informer son rédacteur en chef que c'est un malentendu. Un échec de plus. Soit... il saisit cette occasion en or, bien qu'incertaine. La possibilité de sonder ce visage de marbre et de percer le mystère de l'homme derrière. De s'immiscer dans la tête de ce peintre légendaire et mystérieux. Joseph croise le regard de Goubert, redresse les épaules et répond d'une voix surgie du plus profond de sa poitrine :

— Oui, je peux le faire.

— Bien, jubile Goubert en frappant dans ses mains. Un sourire émerge de sa barbe. Vous pouvez rester le temps que je peigne le tableau. Vous partirez quand celui-ci sera terminé.

— Oui, convient Joseph en hochant la tête. Oui, c'est parfait. Merci...

Le peintre le fait taire d'un geste et se tourne vers sa nièce.

— Trouve un lit au garçon.

Le marché est conclu. Le décor est planté.

Un escalier en colimaçon mène à un palier mal éclairé. Une poutre basse oblige à se pencher pour accéder à une porte isolée. Suzanne l'ouvre d'un coup d'épaule et s'écarte pour laisser passer Joseph. Il découvre une chambrette mansardée, où s'est accumulée la chaleur de la journée. Il pose doucement son sac. Une fois que ses yeux se sont accoutumés à la pénombre, il constate que la pièce n'est pas meublée, mais encombrée d'un bric-à-brac. Un amas de vases en porcelaine, un filet à papillons, un tambour percé et une fourche rouillée, plusieurs théières en fer-blanc, des cordes enroulées, une cage à oiseaux... Il y a même un bouquet de fleurs séchées, abîmé et flétri, vestige d'une composition pour

une nature morte. Des cadres vides sont posés contre un mur, un rouleau de toile traîne dans un coin. C'est un vrai capharnaüm. Visiblement, tout ce que l'on souhaite mettre au rebut finit ici. Joseph s'avance. Il a laissé ses bottes dans le couloir, il sent sous ses pieds nus la poussière sur les lattes du parquet et le grain du bois. La tête penchée à cause du plafond mansardé, il s'approche de l'unique fenêtre, un œil-de-bœuf. Il distingue le champ vallonné à l'arrière de la bastide et, au loin, la rivière noire et scintillante du crépuscule. Il essaie d'ouvrir la lucarne, mais la poignée, recouverte d'une couche de peinture, résiste. Elle est condamnée. Joseph se retourne et adresse un sourire maladroit à Suzanne. Celle-ci se tient en retrait, les mains derrière le dos, elle le regarde attentivement.

— Merci... c'est vraiment gentil de votre part.

Elle reste muette.

Un lit en métal occupe un angle. Le matelas est bosselé et les draps, autrefois blancs, sont d'un jaune crasseux. À l'évidence, les invités ne sont pas les bienvenus dans cette maison. Le seul autre meuble de la pièce est un modeste bureau, encombré d'assiettes dépareillées, à côté d'une psyché ovale.

— Mais... c'est le miroir de *La Chambre vide* ! s'exclame Joseph. Je le reconnais !

Suzanne le regarde, impassible. Il s'approche, fasciné, et caresse le cadre en bois. Il avait découvert une reproduction de ce tableau dans les pages du *Burlington Magazine*. Certes, ce n'était qu'une similigravure en noir et blanc de mauvaise qualité, mais il en avait été subjugué. La scène représentait une chambre mal éclairée : le coin vague d'un matelas, des draps froissés, une psyché. Le reste de la pièce était dévoilé par le miroir : un lit défait, une alliance en or sur une table de chevet, des rideaux agités par une brise légère, une fenêtre ouverte sur un champ de coquelicots. Joseph s'était précipité

à la Royal Academy pour admirer le tableau, clou de l'exposition de l'été précédent. L'œuvre l'avait impressionné par sa taille et l'expressivité des coups de pinceau, en particulier les coquelicots évoquant des giclures de sang. Il s'était approché, avait quasiment collé le nez à la toile, puis s'était reculé. Il s'était avancé de nouveau et placé de biais, afin de duper son cerveau et de l'obliger à porter sur l'œuvre un regard neuf. Bouche bée, il avait admiré le travail de la lumière et de la texture, la manière dont le monde reflété brillait d'un plus grand éclat que le monde réel. Joseph avait tout de suite compris qu'il était devant un chef-d'œuvre. Le premier grand tableau né de la guerre qui venait de déchirer l'Europe. Le point de vue de l'artiste était celui de quelqu'un qui était resté derrière : la destruction était entraperçue par la fenêtre ouverte et le reflet d'une glace. Elle était aussi suggérée par l'alliance retirée. L'effet était saisissant. Le jeune homme n'avait jamais rien vu de comparable.

Joseph se retourne pour se confier à Suzanne, mais elle n'est déjà plus là.

Ce soir-là, on mange sous une pergola grinçante et chargée de raisins. Sur la grande table en bois, Suzanne a posé des assiettes de tomates, d'artichauts et d'asperges blanches soigneusement alignées, ainsi qu'une corbeille de pain. On sert du vin dans de petits verres vert foncé.

— Dites-moi, Joseph, quel est votre parcours ? l'interroge Goubert en croquant une tomate.

Joseph est flatté de l'intérêt que lui témoigne le Maître, qui braque sur lui sa pupille laiteuse comme un faisceau lumineux.

— Mon parcours, Monsieur ?

— Vous avez fait les Beaux-Arts ?

Le peintre trempe une asperge dans la vinaigrette, l'engloutit avec un bruit de succion. Mal à l'aise, Joseph se redresse sur sa chaise.

— J'ai suivi des cours pendant un an. Vous connaissez la Slade, à Londres ?

Goubert émet un vague borborygme.

— J'ai quelques bases, poursuit Joseph. Je peux réaliser une esquisse d'après modèle et mélanger les couleurs. J'ai appris les règles de la perspective et de la composition. J'ai pratiqué le pastel, l'huile et la craie. *Euh...* c'est à peu près tout, en fait. J'ai arrêté au bout d'un an, dit-il en avalant une gorgée de vin. Ce... ce n'était pas pour moi, en fin de compte. J'essaie plutôt de me faire un nom comme critique d'art, ajoute-t-il en repensant à la fin prématurée et peu glorieuse de ses études dans la prestigieuse école.

Goubert prend une rasade de vin. Des gouttes restent accrochées à sa barbe, tels des bijoux.

— J'ai publié récemment un article sur les gravures de Schiele ? insiste Joseph.

Il ne s'explique pas son ton interrogatif. Comme s'il sollicitait l'approbation du vieux maître, une confirmation de sa part : « Oui, vous avez écrit un article. Félicitations ! » Mais Goubert se contente de grogner en raclant une feuille d'artichaut de ses petites dents carrées. Joseph s'enhardit :

— Je ne sais pas si vous avez entendu parler d'*Esquisses* ? C'est la revue pour laquelle je travaille, elle a été créée à Londres l'an dernier. Harry, mon rédacteur en chef, était avant au...

— Stop !

Surpris par ce mouvement soudain, Joseph renverse la corbeille de pain. Goubert se lève brusquement et se penche par-dessus la table.

— Donne-moi ça ! aboie-t-il, le doigt tendu vers l'assiette de Suzanne.

Elle la lui tend sans broncher. Un tas de rondelles de tomate y reposent, leur jus imprègne une tranche de pain. Le vieil homme disparaît dans la maison. Un instant plus tard, une porte claque.

— Il... il est parti ? demande Joseph.

Suzanne le regarde sans répondre. Un silence embarrassé pèse dans l'air. La jeune femme contemple le vide laissé par l'assiette du peintre.

Goubert réapparaît, il se rassied, coince une serviette dans le col de sa blouse et reprend l'effeuillage d'un artichaut.

— Je travaille sur des études, explique-t-il à Joseph d'un ton bourru. Une série sur la nourriture, des aliments dans des assiettes, prêts à être mangés. Les couleurs et les formes dans l'assiette de Suzanne, à l'instant... la texture... j'en ai besoin.

Joseph hoche la tête et se tourne vers la jeune femme. Elle s'est arrêtée de manger, fixe le vide et garde les yeux rivés sur l'obscurité.

— Bon, dit Goubert en vidant son verre d'une lampée. Comment se fait-il que vous parliez si bien français ? Ce n'est pas courant chez les Anglais.

Joseph n'a pas encore touché à la nourriture, de crainte d'avoir la bouche pleine au moment où le peintre l'interrogerait. Il se penche en avant, les mains coincées sous ses cuisses, et fixe sa fourchette.

— J'ai appris tout petit. Mon père est anglais, mais ma mère était suisse.

— Je suis désolée, murmure une petite voix.

Joseph redresse la tête, stupéfait. C'est Suzanne qui vient de s'exprimer. Elle le dévisage, les yeux écarquillés, les traits d'une pâleur blafarde sous un rayon de lune. Après un bref

silence, Goubert part d'un rire tonitruant. Les larmes aux yeux, il tape du poing sur la table.

— Désolée... d'être suisse ! ricane-t-il. Je le serais moi aussi si j'étais suisse ! *Ha ! Ha !*

— Mais non, s'empresse de corriger Suzanne, ses joues rosissant. Vous avez dit « *était* suisse », précise-t-elle en posant un regard compatissant sur Joseph. Je suis désolée que votre mère soit morte.

Le malaise est perceptible. Joseph a employé l'imparfait sans réfléchir. Cette formulation lui est venue naturellement, « ma mère était suisse ». Maintenant, sa défunte mère est présente, comme si elle s'était installée à table, telle une invitée de marque, s'était penchée et avait lancé : « Me voici ! Autant faire les présentations, non ? » Joseph s'éclaircit la gorge et s'empare d'une tranche de pain pour s'occuper les mains.

— Elle est morte de la grippe espagnole, il y a deux ans déjà.

Son père avait rapporté la nouvelle à la maison, en même temps que le quotidien du soir et une lettre du front. Dans un premier temps, Joseph avait attribué l'accablement paternel au courrier de son frère, qui combattait dans les tranchées en Belgique. Comment expliquer le porte-parapluies renversé, la porte du bureau claquée violemment et la carafe de porto fracassée contre le mur sinon par un malheur survenu à la guerre ? Non, cela n'avait rien à voir avec Rupert. Le courrier ne recelait aucune calamité, pas davantage le journal jeté par terre dans l'entrée. C'était un télégramme d'une ligne qui avait introduit la mort chez eux. La mère de Joseph venait de mourir, aussi soudainement qu'une chandelle que l'on souffle. Elle était vivante et l'instant d'après... plus rien, c'était fini, elle s'était éteinte. La grippe l'avait emportée en trois jours.

Bénévole dans un hôpital temporaire, sa mère avait été placée en quarantaine dès l'apparition de la fièvre, avec d'autres malades qui toussaient et crachaient. Les visites étaient interdites, mais Joseph était convaincu qu'elle guérirait. Dotée d'une solide constitution, elle avait résisté aux oreillons, à la rougeole et à la scarlatine. Elle randonnait dans les Alpes en été et manifestait sous la pluie sans manteau. Elle accrochait des banderoles en faveur des suffragettes aux arbres du parc du quartier, elle fut même arrêtée une fois pour avoir chapardé le casque d'un policier. Débordante d'énergie, elle allait s'en sortir. Évidemment.

Le télégramme n'indiquait que l'heure et le jour de son décès, outre le fait qu'elle était probablement morte d'asphyxie, les poumons obstrués. Après ce message laconique, la vie de Joseph avait basculé dans le chagrin et l'absurde.

Sa défunte mère s'appuie contre le dossier de sa chaise et contemple les visages éclairés par les bougies. « Bon appétit ! » semble-t-elle dire.

Goubert se mouche dans sa serviette. Il recule son siège et regarde l'obscurité. Il fait nuit noire. Une nuée de lucioles flotte au-dessus du champ en un filet d'étoiles se déployant ici et là.

Joseph se lève. La fatigue s'est abattue sur lui, effet du voyage et de la tension fébrile qui noue ses muscles depuis son arrivée.

— Merci pour le repas et pour votre hospitalité, Monsieur, dit-il en esquissant une courbette empruntée. À demain matin.

Le peintre balaie l'air d'un geste, sans le regarder.

— Arrêtez avec vos « Monsieur », bougonne-t-il. Sous mon toit, c'est « Vigou ».

SUZANNE

Étrange d'avoir quelqu'un à la maison. Étrange d'avoir un troisième couvert à table. Un autre cœur qui bat doucement dans un des lits de la maison.

Étrange, étrange, étrange après tout ce temps.

Suzanne enfiler les couloirs sombres, sa main effleure les murs en plâtre. Elle va de pièce en pièce, ramasse les pinceaux qui traînent et rebouche des bouteilles de vin. Elle sort par l'arrière de la maison, allume une cigarette. Être de nouveau regardée la perturbe. Elle a l'habitude d'aller et venir furtivement, aussi discrète qu'un chat. Rester insaisissable lui convient.

Ce soir, au repas, Joseph l'a regardée, réellement regardée. Il l'a regardée *elle*, pas ce qu'elle avait dans les mains ni le paysage dans son dos, il s'est même adressé à elle.

Elle tire une bouffée et recrache un filet de fumée dans la nuit.

Suzanne a appris la patience. Elle a passé sa vie à attendre, à vivre en marge et à être invisible. On verra ce que réserve la suite de l'histoire, comment s'assembleront les pièces du casse-tête. Elle attend de voir ce qui va se passer.